

Sous la direction de
Walter Bruno BERG et Lisa BLOCK de BEHAR

FRANCE – AMÉRIQUE LATINE
Croisements de lettres et de voies

Colloque International à l'Université de Fribourg
Allemagne
27 et 28 mai 2004

© L'Harmattan, 2007
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-02471-7
EAN : 9782296024717

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et
Adm. ; BP243, KIN XI
Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260
Ouagadougou 12

« ... se former en République sous la
domination d'une même langue » -
La pensée linguistique française du XVII^e siècle et les langues en Amérique latine

Johannes Kabatek

Le temps semble être venu de dire le *monde français*, comme autrefois le *monde romain*, et la philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre ! (Antoine de Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française*, 1784)

1.

La perspective concernant le rapport entre la France et l'Amérique latine présentée dans les lignes qui suivent sera quelque peu particulière dans le contexte du présent ouvrage. Il s'agit d'une perspective linguistique, ou, plus précisément, de l'histoire des idées linguistiques : de l'histoire de la réception de la pensée linguistique française du XVIII^e siècle en Amérique latine, en particulier, de la réception des idées « externes » qui se réfèrent au rôle d'une langue particulière, des langues particulières ou des variétés linguistiques dans la société. Même si ce point de vue linguistique semble restreint à une question concrète, il se trouve encadré dans le contexte de l'histoire générale de l'universalisme et du particularisme linguistiques, d'un côté, et de la réception générale des idées françaises en Amérique, de l'autre, et il ne sera donc pas question d'aborder ce vaste sujet dans quelques pages, mais de présenter au lecteur quelques réflexions générales et quelques détails exemplaires afin de les illustrer.

Il existe une idée naïve selon laquelle l'influence de la pensée française ne peut pas être très profonde en Amérique latine à cause de la distance et à cause de la domination coloniale des Espagnols et des Portugais. Quant à la géographie, on a souvent observé que c'est un grand malentendu de croire que ce n'est qu'avec l'invention des moyens de transport modernes et des possibilités de communication actuelles que les distances disparaissent. En réalité, pour des groupes réduits de la société, la proximité de l'Europe au XVII^e et XIX^e siècle était presque comparable à l'actuelle, et ce sont précisément ces groupes-là qui sont les récepteurs des nouvelles idées¹. Et quant à la présence des Espagnols et les Portugais, il faut simplement penser à la présence immédiate des idées françaises des Lumières en Espagne et au Portugal pour se rendre compte que la voie indirecte n'empêche pas l'influence française, même si on peut dire que cette voie indirecte sert de filtre dans le processus de la réception. Un troisième préjugé, plus concrètement lié à notre sujet, associe la colonisation linguistique du Nouveau Monde à la présence des colonisateurs, ce qui est vrai pour le fait de la présence des langues européennes en Amérique, mais pas tout à fait exacte en ce qui concerne leur expansion. Dans les pays d'Amérique latine, la connaissance active générale de ce que plus tard devraient être les « langues nationales » fut longtemps loin d'être une réalité, et ce n'est qu'après l'adoption d'un certain jacobinisme linguistique dans les nations américaines indépendantes que la romanisation a vraiment eu lieu à grande échelle. L'influence des idées françaises du XVIII^e siècle, et surtout l'impact de la Révolution et ses idées presque simultanément présentes en Amérique latine ne peut donc pas être surestimée, comme le dit François-Xavier Guerra, qui voit dans l'influence des idées françaises sur la culture, la société et la politique en Amérique latine « une des conséquences les plus importantes, les plus durables et, sans doute aussi, parmi les plus méconnues, de la Révolution française » (Guerra 1990, 9).

Si on tente de donner un aperçu très général de l'histoire de la politique linguistique en Amérique latine avant et après l'arrivée

des idées de la Révolution, on peut identifier sans trop d'efforts dans les discours quelques traces des transformations observables. Pour ce faire, nous donnerons d'abord quelques notions générales de l'antagonisme entre universalisme et particularisme linguistiques, et nous passerons ensuite à l'analyse de quelques exemples de réception des discours français en Amérique.

2.

Le mot clé des idées linguistiques de la Révolution française est celui de l'*Unité* :

Au-dessus de la sublime porte du temple révolutionnaire de la convention, est écrit, au frontispice, sur un fonds noir, en caractères d'or le mot Unité.

C'est le commencement du monde, la lumière dans les ténèbres. (Anonyme, an II, cité d'après Schlieben-Lange 1996, 108).

D'une part, unité à l'intérieur de la langue, une langue parfaite en harmonie avec la nature, fondée sur des principes de nature et d'analogie sublimés par l'action consciente de l'homme révolutionnaire ; d'autre part, unité externe de l'architecture de la langue historique qui ne permet ni la diversification en patois différents de chaque endroit, ni la stratification sociale des sociolèctes qui marquent la différence entre les couches sociales, ni la diversité des styles qui permettent à certains individus, mieux qu'à d'autres, de s'adapter à des situations diverses. Contraire à la nature du langage même et à la tension permanente qui s'y fait jour entre la créativité de l'homme et sa volonté de parler comme les autres, l'idée absurde de l'unité absolue du langage est propre à la Révolution, et l'on a probablement raison d'attribuer l'uniformisme et l'universalisme linguistiques, dans leur forme la plus prototypique, au jacobinisme linguistique français. Cependant, quand on parle du paradigme de l'antagonisme entre universalisme et particularisme, on pense plutôt au discours du

romantisme allemand, en étroite relation, mais pourtant, en opposition aux idées françaises. Le romantisme rappelle qu'il s'agit, entre universalisme et particularisme, d'une tension permanente de l'être humain et que le besoin d'universalité est toujours accompagné de la nécessité de trouver le particulier. Dans l'interaction sociale, l'individu cherche l'identification avec l'autre, l'altérité, selon Eugenio Coseriu, l'un des principaux universaux linguistiques, cette mise en existence de l'individualité à travers la projection vers l'autre, comme l'a déjà bien formulé Hegel :

[die Sprache] ist das Daseyn des reinen Selbsts, als Selbsts; in ihr tritt die für sich seyende Einzelheit des Selbstbewusstseyns als solche in die Existenz, so dass sie für Andere ist. (Hegel, *Phänomenologie*, VI, B, 1a).

Le romantisme allemand se présente comme universaliste et s'oppose en même temps à l'universalisme : peu avant la Révolution, le libraire de Weimar Friedrich Justin Bertuch, qui était en étroite relation avec les principaux intellectuels de son époque et exerçait une forte influence à travers ses journaux, dérive le mot « romantique » directement des « romances » espagnols du Moyen-âge et propose la recherche de la richesse perdue des particularités européennes dans la littérature médiévale espagnole avec toute sa diversité et son pur esprit religieux, et cela contre le monolithisme de l'utopie française³. Cette utopie est dérivée, d'ailleurs, d'une vieille tradition centraliste, laquelle, dans le cas de la langue, remonte au XII^e siècle, avec la fameuse plainte du trouvère Conon de Béthune d'Artois. Conon regrette de ne pas savoir parler comme à Pontoise, c'est-à-dire à Paris, au centre de gravité linguistique⁴.

En ce qui concerne les discours sur la langue, l'Allemagne semble contradictoire : d'un côté, avec le concours de l'Académie de Berlin de 1784⁵, elle accepte l'universalité de la langue française, de l'autre, elle recherche la particularité, laquelle est amenée par l'idée que la connaissance de n'importe quel savoir qu'on puisse trouver dans le monde peut servir au progrès de la

nation. La contradiction est particulièrement évidente dans le cas de Alexandre de Humboldt, ami du principal Idéologue Destutt de Tracy et bon connaisseur des idées de l'uniformisme français, mais, en même temps, chercheur de la diversité de la nature et l'un des auteurs les plus influents de la transmission des idées européennes en Amérique. On peut considérer son frère Guillaume l'un des principaux opposants au jacobinisme linguistique avec l'idée que toutes les langues du monde ont la même dignité. Comme on le sait, cette idée marque les discours linguistiques allemands jusqu'à nos jours⁶.

En France, par contre, c'est Condillac qui, comme l'a magistralement souligné Jürgen Trabant, a transformé les idées de Locke sur la diversité fondamentale des langues du monde. Condillac interprète le changement linguistique comme une espèce de chemin téléologique qui part de l'origine des langues dans la nature pour arriver au but idéal du « génie » de la « langue parfaite » en passant par la diversité chaotique du multilinguisme. Ce dernier est associé, à l'époque révolutionnaire, à la féodalité et – même si cela semble un peu contradictoire – à l'Ancien Régime⁷. La langue parfaite est évidemment la langue française, celle qui est la plus naturelle, une langue française modifiée et nettoyée de la mauvaise influence de la monarchie. Mais en réalité – on n'en parle pas, mais c'est évident – cette langue est celle qu'on a parlée à la cour, réglée par le *Bon usage* défini déjà plus d'un siècle auparavant par Vaugelas. Mais il faut bien séparer les faits historico-linguistiques, d'un côté, et le discours sur la langue, de l'autre : car c'est surtout le discours métalinguistique qui fait apparaître la langue française des Révolutionnaires comme tout à fait différente, bien qu'elle n'ait pas en vérité trop changé, quelques néologismes mis à part.

3.

Les idées du XVIII^e siècle français sont présentes dans les villes de l'Amérique latine par la médiation des personnes de contact et des institutions élitistes que la bourgeoisie a créées au

long du siècle⁸. Ce siècle est marqué, en Amérique latine, par deux facteurs principaux : en premier lieu, dans les sociétés américaines se perpétuent aussi bien la société coloniale royale que la dépendance par rapport à l'Espagne ou au Portugal. Ces sociétés sont critiques envers les idées des Lumières et elles sont clairement opposées à toute réforme fondamentale du système. D'un autre côté, nous sommes à l'époque de l'émancipation des sociétés des « criollos », des descendants des Européens nés dans le Nouveau-Monde. Ces « criollos » forment une nouvelle bourgeoisie issue surtout de colons européens, mais qui témoignent d'une forte identité américaine en raison de leurs circonstances biographiques. La réception des idées françaises passe souvent à travers l'Espagne et se mêle aux idées des « ilustrados » Espagnols. Grâce à des intellectuels comme le valencien Gregorio Mayáns y Siscar, ou le cercle de Gaspar Melchor de Jovellanos, des œuvres comme l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, et d'autres comme *L'esprit des lois* de Montesquieu sont bientôt connues dans les « tertulias » des cercles éclairés des villes espagnoles, d'où elles passent souvent de l'autre côté de l'océan. Jovellanos recommande la lecture de Condillac, de Voltaire et de Rousseau et d'autres philosophes français. Nous connaissons en particulier l'influence du cercle littéraire d'Olavide à Seville en Amérique : pour donner un exemple, l'un des membres de ce cercle dans les années soixante-dix du XVIII^e siècle est José Baquijano y Carrillo, professeur de l'Université de San Marcos et, plus tard, haut fonctionnaire de l'*Audiencia de Lima*. La bourgeoisie intellectuelle américaine se caractérise par la connaissance de l'actualité européenne ; et la connaissance de l'actualité culturelle française est, pour eux aussi, un moyen d'émancipation. Les deux institutions centrales de la réception des idées sont, d'un côté, les salons, et les organisations appelées les *Sociedades Económicas de Amigos del País*, et, de l'autre, les journaux, véritables instruments de diffusion des idées nouvelles.

Il faut bien sûr veiller à ne pas confondre l'ambiance française de la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec celle de la société

coloniale. Même si les intellectuels en Amérique suivent avec attention les nouveautés de l'Europe, ils appartiennent en même temps à une société hiérarchique, dont ils tirent profit ; ce n'est donc qu'avec beaucoup de prudence qu'on peut parler d'une vraie « ilustración » dans certains cercles bourgeois américains. Si les idées des Lumières se combinent au catholicisme en Espagne, elles se transforment encore plus en Amérique, où l'intérêt principal pour un renouvellement de la société est plutôt économique ; et ce qu'on discute dans les premiers journaux américains, c'est en premier lieu, plus que des réformes sociales ou des sujets politiques ou moraux comme celui de l'égalité ou de la fraternité, la modernisation de la production et du commerce.

L'un des premiers journaux en Amérique latine est le *Diario de Lima* (avec le sous-titre : *Diario Curioso, Erudito, Económico y Comercial*), fondé par Jaime Bausate y Mesa, originaire de l'Extremadura espagnole et qui n'est donc pas américain de naissance. Il est le premier à obtenir la licence pour la publication d'un journal du Vice-Roi Francisco Gil de Taboada.

Le journal hispano-américain le mieux étudié de la fin du siècle est sans aucun doute le *Mercurio Peruano*. Ce journal est, entre autres, l'objet d'étude de la thèse d'État de Jean-Pierre Clément en 1983 et de la thèse de doctorat de Rosa Zeta Quinde en 2000.

Le *Mercurio Peruano* est le deuxième journal du Pérou, publié peu après le *Diario de Lima*, dont le premier numéro paraît en octobre 1790. Le *Mercurio Peruano*, fondé par la *Sociedad Académica de Amantes de Lima* et par le rédacteur en chef Hipólito Unanue y Pavón (1755-1833), médecin, fils d'un immigrant basque et d'une mère créole, commence à paraître quelques mois plus tard. On ne trouve pas beaucoup de mentions de la situation linguistique ni de la politique linguistique dans ce journal bihebdomadaire publié pendant quatre ans de 1791 à 1795. La société créole a d'autres problèmes, et on y parle surtout de la situation du commerce, de l'histoire du pays et des noms des plantes. Ce n'est que sporadiquement que l'on y fait mention

de la situation linguistique, comme c'est le cas dans une lettre du prêtre José Manuel Bermúdez dans laquelle celui-ci propose aux Espagnols l'étude du quechua pour mieux comprendre la population indigène. Cette invite est bien dans la tradition des missions et de la propagation des « *lenguas generales* » depuis le XVI^e siècle. On retrouve cette idée aussi dans l'Espagne « illustrée », où le moine Martín Sarmiento, le Père Feijoo et d'autres proposent d'enseigner la religion dans la langue du peuple, ici dans les langues ou leurs variétés régionales en Espagne. Dans un autre article, en septembre de 1793, l'ingénieur militaire Francisco Requena parle du progrès des missions de Ucayali et critique précisément la politique linguistique des « *lenguas generales* » de la tradition des jésuites et des franciscains :

Convendría mucho para introducir en aquellas misiones el idioma español en obediencia de las reiteradas órdenes de Nuestro Augusto Soberano, el que en ellas no se hablase absolutamente por los milicianos y demás agregados a los misioneros en inca. (*apud* Clément 1997, 2, 239)

La critique se dirige en premier lieu contre la tradition des jésuites et des « ex-jésuites » encore présents après l'expulsion. Requena opine :

[...] si hubieran tomado desde entonces [=depuis les temps de la conquête] el cuidado de enseñar el español, estarían estos países más civilizados, sin que por aquella mal acordada práctica se hayan en tanto tiempo adelantado mucho los indios en los conocimientos de la religión, porque los sacerdotes que venían de Europa se hallaban en la necesidad de aprender el idioma inca para entrar en las misiones. (*ibid.*, 239)

Mais ces idées sont indépendantes des réflexions linguistiques venues de France. Le *Mercurio Peruano* semble être un journal moderne par sa conception et son organisation, mais le contenu reste traditionnel, royaliste, conservateur ; ce qui se manifeste dans la réaction contre la Révolution française : on défend royauté et religion et on condamne les idées et la pratique des révolutionnaires.

Après la mort du roi Louis XVI, avec un certain retard, le journal publie la lettre de l'évêque de La Rochelle, en exil en Espagne, qui note « l'indignation, l'horreur, l'amertume et la douleur » de cette exécution.

La position antirévolutionnaire est absolument évidente⁹, et parmi les idées venues de France, on apprécie surtout celle de la modernisation de la société, mais on rejette en même temps toute tentative de révolution, comme l'a observé Jean-Pierre Clément :

[...] les personnes qui constituent la *Sociedad Académica de Amantes del País* – cadres dirigeants de la haute administration, commerçants actifs, riches propriétaires terriens, exploitants des mines, aisés, etc. – et qui tiennent en main les activités économiques et les institutions locales – *Cabildo, Consulado, Audiencia*, etc. – ne souhaitent qu'une chose : qu'aucun bouleversement profond ne vienne troubler l'ordre établi qui leur est si profitable, et surtout qu'aucun désordre social ne voie le jour, car la hantise des soulèvements indiens est toujours vive chez eux [...]. La participation à la campagne antirévolutionnaire n'a pas besoin de leur être imposée, car elle correspond à leur souhait profond de ne pas voir les idées françaises se répandre dans les territoires de la couronne d'Espagne. (Clément 1990, 149).

Cela vaut aussi pour d'autres journaux, comme le *Telégrafo mercantil de Buenos Aires*, fondé d'après les modèles du Pérou, où on explique, par exemple, le fonctionnement du calendrier de la Révolution, mais surtout parce qu'on a besoin de communiquer avec les Français pour des raisons commerciales.

Cependant, il faut mentionner aussi qu'à cause de la censure, nous ne pouvons pas percevoir dans les articles publiés dans les journaux toute la réalité des discours existants¹⁰. Il existe même des moments où la censure interdit la publication de toute nouvelle émanant de la France révolutionnaire. À Bogotá, par exemple, Antonio Nariño est condamné en 1793 au motif de la publication d'une version espagnole de la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Derrière l'impression de surface d'une position contre-révolutionnaire générale en Amérique se cache aussi la sympathie, au moins partielle, dans certains cercles pour les propositions de changement social venu de la France.

4.

Dans le cas des idées qui concernent la politique linguistique, c'est surtout le deuxième des aspects mentionnés, la recherche de l'unité externe, c'est-à-dire de l'unité linguistique des nations, qui ne scandalise pas la société américaine. Cette recherche est aussi parfaitement compatible avec la société coloniale, dans laquelle on trouve déjà toute une série de tentatives d'unification.

Par rapport à l'unité externe, on peut distinguer au moins deux phases dans l'évolution de la politique linguistique de la Révolution française : a) une première, où la langue n'est pas considérée comme un élément principal de la réflexion politique et où on ne voit pas encore de lien direct entre unité politique et unité linguistique ; b) une deuxième, dans laquelle on vise à réaliser tout un programme dans lequel la langue est tenue pour un instrument primordial de la transformation de la société. Dans la première phase, on traduit encore les textes révolutionnaires en occitan et en d'autres langues, mais à partir de la deuxième phase, on propage la réforme interne de la langue française en préconisant l'uniformisation linguistique de la République, « une et indivisible dans son langage » (Domergue), dans laquelle « l'unité d'idiome est une partie intégrante de la Révolution » (Abbé Grégoire) et dans laquelle « la langue d'un peuple libre doit être une et la même pour tous » (Barère)¹¹. En France, la politique linguistique d'uniformisation n'est pas nouvelle, elle continue l'idée avancée par François Ier de l'unité linguistique et administrative. Cette politique d'uniformisation combine maintenant l'idéal de l'unité à celui de la liberté, de l'égalité et de la fraternité linguistiques, dont les temps forts sont le programme d'éducation nationale proposé par les Idéologues et le projet d'une école libre, générale et laïque. En même temps, il ne s'agit pas seulement d'un programme de diffusion, mais aussi d'un programme qui vise à faire adopter philosophiquement les conceptions téléologiques de Condillac et d'autres penseurs des Lumières. Quelques exagérations artificielles de réforme interne

de la langue mis à part, la politique linguistique de la Révolution continue donc, dans son aspect externe, une longue tradition, qu'elle porte à sa perfection. Cette tradition se poursuit au temps de l'Empire et marque les discours sur la langue tout au long du XIX^e siècle – jusqu'à sa réalisation pratique, presque un siècle plus tard, à travers les lois sur l'éducation de Jules Ferry.

Une telle inscription dans la tradition est aussi donnée en Amérique latine, comme on le constate, p. ex. si l'on observe quelques événements qui ont marqué le discours métalinguistique au Mexique¹². L'histoire de la politique linguistique mexicaine ressemble fort à celle du Pérou : après une première étape de communication due aux interprètes, les frères chargés de la mission bientôt adoptèrent la politique des *linguas generales* parce qu'ils croyaient que c'était plus facile de s'approcher des Indios par le moyen de leur propre langue, même si en réalité pour certaines tribus, cette langue était aussi étrange que l'espagnol, ce dont témoignent quelques noms des dialectes du náhuatl, comme *Chontal* (« étrange »), *Popoloca* (« incompréhensible ») ou *Totonaca* (« rustique »)¹³.

Au début du XVI^e siècle, le frère Jerónimo de Mendieta compare le náhuatl au latin en Europe :

Esta lengua mexicana (náhuatl) es la general que corre por todas las provincias de esta Nueva España [...] como la latina por todos los reinos de Europa.¹⁴

Même si les lois de Burgos en 1512 prévoient la castillanisation de l'Amérique, il en va autrement dans la réalité où la préférence est donnée aux langues générales. Vers la fin du siècle, plus de 80 grammaires et dictionnaires des langues indigènes sont écrits. Même si les deux premiers siècles de la colonie ont vu plusieurs tentatives de la part de rois espagnols pour imposer une hispanisation profonde, on peut dire toutefois qu'à la fin du XVIII^e siècle, la connaissance de l'espagnol se limite encore aux couches dirigeantes et que la grande majorité de la population mexicaine ne connaît que des langues autochtones.

C'est dans cette situation, et bien dans l'esprit des Lumières françaises, que l'archevêque du Mexique, Francisco Antonio Lorenzana y Buitrón, commence à protester contre la mauvaise éducation qui règne dans le pays. Il publie, en 1768, la célèbre pastorale « Para que los indios aprendan el castellano ». Les arguments les plus importants de ce document sont les suivants¹⁵ :

- il accuse la Couronne en disant que l'effet des décrets pour changer la situation linguistique a été nul,
- que l'unité linguistique pourrait mener à l'unité spirituelle et nationale,
- que la diversité des langues n'a fait que provoquer la haine contre les Espagnols,
- qu'on ne peut pas enseigner la langue par force, mais qu'on a besoin d'un programme d'éducation.

Lorenzana, l'un de principaux « illustrés » du Mexique, était un Espagnol né à León en 1722. Il devient archevêque de Toledo après les années passées au Mexique, puis cardinal à Rome, où il mourut en 1804.

Une conséquence des activités de Lorenzana fut la proclamation d'une Real Cédula par le roi Charles III, dans laquelle il soutient l'initiative de l'archevêque :

[...] que desde luego se pongan en práctica y observen los medios que van expresados y ha propuesto el mencionado Muy Reverendo Arzobispo de México, para que de una vez se llegue a conseguir el que se extingan los diferentes idiomas de que se usa en los mismos Dominios, y sólo se hable el Castellano, como está mandado por repetidas Leyes, Reales Cédulas y Órdenes expedidas en el asunto... (Real Cédula del 10 de mayo de 1770).

Mais il s'agit encore une fois d'une initiative officielle sans conséquences. Vers la fin du siècle et au début du suivant, quelques journaux mexicains se prononcent en faveur des idées de la Révolution. Le lendemain de la Grande Révolution est la veille de la Révolution mexicaine. C'est maintenant que les idées de la Révolution française sont reçues directement, même un peu avant la date proposée par François-Xavier Guerra, quand il écrit :

[...] il faut attendre au moins 1808, et surtout 1810, pour qu'il [le monde ibérique] s'en [= de la RF] trouve massivement affecté. (Guerra 1990, 10)

Le *Diario de México*, journal publié à partir de 1805 par Carlos María de Bustamante et Jacobo de Villa Urrutia, marque une époque différente de celle du *Mercurio Peruano*, du *Diario de Lima*, du *Telégrafo mercantil de Buenos Aires* et des premiers journaux mexicains du siècle précédent comme le *Mercurio volante*, la *Gaceta de Literatura* ou le *Diario Literario de México* : Bustamante et Villaurrutia s'opposent ouvertement à la Couronne d'Espagne et au vice-roi Iturrigaray. Les deux éditeurs sont des prototypes des intellectuels créoles progressistes de l'époque : Bustamante est né à Oaxaca et a étudié le Droit à Guadalajara ; il joue un rôle important à partir du début des mouvements d'indépendance de 1810 ; il sera l'auteur de la déclaration de l'indépendance et, pendant de longues années, député du congrès de la République. Villaurrutia est né à Sto. Domingo et apparaît dans l'histoire surtout comme le défenseur de l'idée de l'indépendance de l'Amérique, selon une argumentation juridique : en raison de la captivité des rois d'Espagne à Bayonne en 1808 et étant donné que l'Amérique appartient, selon les *Leyes de Indias*, non à l'Espagne, mais aux rois espagnols, les colonies doivent revenir, selon lui, à la situation juridique d'avant la conquête, c'est-à-dire à une pleine souveraineté.

Le *Diario de México* est publié à une époque de profonde francophilie – même après le début de la guerre, quand, selon Ruth Wold, « la opinión pública creía que era una desgracia estar en guerra con los franceses e imitarles al mismo tiempo » (Wold 1970, 131).

Dans le *Diario*, Jacobo de Villaurrutia transforme presque systématiquement les idées de la Révolution française en discours national mexicain, postulant, par exemple, l'unification des mœurs et l'uniformisation des vêtements. En 1807, il propose un nouveau

système d'éducation selon le *Nouveau système d'instruction publique* introduit par Bonaparte le 11 Floréal an 10 (1 mai 1802). C'est la loi de création des lycées, une loi qui est, dans une large mesure, contre-révolutionnaire, car elle remplace le grand projet révolutionnaire des Écoles Centrales par des écoles qui ressemblent plutôt à celles de l'Ancien Régime ; mais c'est pourtant une loi qui a conservé quelques éléments de la pensée jacobine : l'instruction gratuite, l'importance primordiale de la science et la généralisation de la langue de la liberté. Le « *Nuevo sistema de instrucción pública* » prévoit l'enseignement dans tout le territoire mexicain de la langue qui exprime le mieux les idées générales : le français. Il s'agit là d'une voix qui prêche dans le désert, mais l'idée de l'éducation nationale, générale, laïque, gratuite et libre, restera comme un exemple pour la nouvelle génération des protagonistes de la conquête du pouvoir quelques années plus tard, après le cri de Hidalgo.

5.

La langue sera l'un des piliers de la nouvelle République indépendante ; une langue uniforme et généralisée. La République a pour but l'effacement de la différence entre les races et entre les riches et les pauvres. Liberté, égalité et fraternité deviennent ainsi des idéaux de la République mexicaine. L'objectif, c'est une « République sous la domination d'une même langue », comme l'avait formulé Antoine de Rivarol quelques décennies avant dans le Discours qu'il prononça devant l'Académie de Berlin.

Le discours de l'uniformisation linguistique est traditionnel, mais maintenant, avec l'indépendance, il reçoit une nouvelle force. La langue n'est plus imposée par les colonisateurs, mais défendue par les Mexicains – bien qu'ils soient des descendants des Espagnols dans la plupart des cas. Cette nouvelle défense de la langue comme langue nationale qui s'associe à l'indépendance et à la révolution ouvre le chemin à une vraie castillanisation du pays. Mais cela s'accompagne d'un problème, car il s'agit au

fond d'accepter que l'unité de la nouvelle nation est fondée sur la langue des colonisateurs. C'est comme si la Révolution française était linguistiquement fondée sur la langue de l'Ancien Régime. En France, la solution à ce problème était le discours de la « Révolution de la langue », une langue effectivement peu changée mais qui se présente pourtant comme entièrement nouvelle. Au long du XIX^e siècle, on trouvera une solution semblable en Amérique latine. Dans le cadre du *Primer Congreso Nacional de Instrucción* en 1889, avec une forte influence des Réformes de Jules Ferry et de la Politique Linguistique Française, on proclame encore une fois la nationalisation de la langue espagnole, tout en la distinguant clairement de celle de son origine en Europe :

[...] no la española pura, sino la española modelada por nuestro medio físico y social, por los restos de las civilizaciones a medias desaparecidas y por las creaciones que en México ha hecho surgir la mutua penetración de las razas.¹⁶

C'est le « mexicanisme linguistique », comme dans d'autres cas la « brasilidade » ou la « argentinidad », qui a transformé l'espagnol en *Idioma Nacional*¹⁷, la même langue que celle des Espagnols, mais autre.

Dans la même ligne, le ministre de l'éducation Justo Sierra, qui défend avec ferveur une hispanisation générale considérant que les langues indigènes ne sont que de simples « documents archéologiques », dira en 1902 :

La poliglosia de nuestro país es un obstáculo a la propagación de la cultura y a la formación plena de la conciencia de la patria, y sólo la escuela obligatoria generalizada en la nación entera, puede salvar tamaño escollo. Y, dicho sea de paso, ello os dará la clave de por qué los autores de la primitiva ley de instrucción obligatoria, llamamos al castellano lengua nacional: no sólo porque es la lengua que habló desde su infancia la actual sociedad mexicana, y porque fue luego la herencia de la nación, sino porque siendo la sola lengua escolar, llegará a atrofiar y destruir los idiomas locales y a así la unificación del habla nacional, vehículo inapreciable de la unificación social, será un hecho. Justo Sierra, Discurso pronunciado el día 13 de septiembre del año de 1902 » (Sierra 1919, 191 *apud* Brice Heath 1986, 124).

La connotation positive de la destruction de la variété linguistique, l'objectif de « atrophier » et de « détruire » les langues indigènes pour, ainsi, unifier la langue nationale nous rappelle le discours de la Révolution, en particulier, celui de l'Abbé Grégoire et son idée de la destruction des patois.

Nous pouvons résumer schématiquement le parallélisme du discours révolutionnaire français et les idées du Mexique indépendant (et dans d'autres pays d'Amérique latine) de la manière suivante¹⁸ :

| | France | Amérique latine |
|-----------------|----------------------------|---|
| Liberté | Abolition de la monarchie | Contre la dépendance coloniale |
| Égalité | Contre l'inégalité sociale | Contre l'esclavage |
| Fraternité | unité nationale | création de nations |
| Universalité | français | espagnol, portugais |
| Protagonistes | « citoyens » | créoles |
| contre-réaction | régionalisme | « argentinidad » ; « mexicanidad » etc. |

Le discours de l'unité linguistique prédomine aussi au long du XX^e siècle. Ce n'est que vers la fin du siècle, devant le constat de la disparition accentuée de la diversité linguistique que la politique mexicaine, dans l'article 4 de la Constitution mexicaine de 1992, se décide à introduire des droits linguistiques qui envisagent la protection de la diversité :

La Nación Mexicana tiene una composición pluricultural sustentada originalmente en sus pueblos indígenas. La Ley protegerá y promoverá el desarrollo de sus lenguas [...].

De même, les *Acuerdos sobre Derecho y Cultura Indígena* signés de 16 février 1996 après la révolte de Chiapas parlent des droits linguistiques de la population indigène. A la fin du XX^e

siècle, le Mexique abandonne – au moins officiellement – le discours du jacobinisme linguistique et son but de mettre fin à la diversité des langues. Mais ce revirement politique arrive tard pour les langues déjà mortes ou moribondes.

6.

Terminons notre tentative très générale de repérer à grands traits l'influence de la pensée française, surtout celle des Lumières et de la Révolution, dans les discours métalinguistiques de quelques pays américains, par un petit épilogue. Nous venons de décrire ce rapport toujours comme l'influence que le « centre », Paris ou la France, exerce sur la « périphérie », l'Amérique latine. Depuis quelques années, la politique linguistique française, comme celle du Mexique, a changé, au moins officiellement. Le français est devenu une langue qui a perdu beaucoup d'influence dans le monde sous la pression de l'anglais. En France, on ne peut plus défendre l'universalité d'une seule langue, puisqu'on sait que cette langue universelle ne sera plus la langue française. C'est pourquoi, depuis quelques années, on peut observer la recherche d'un paradigme nouveau, un paradigme capable de garantir pour la langue française une place privilégiée parmi les langues du monde. Une solution possible réside dans la découverte des particularismes et de la diversité linguistique : on adopte un discours semblable à celui du romantisme allemand selon lequel le multilinguisme est un bien culturel, et on commence à défendre la diversité linguistique même à l'intérieur de la nation. À l'extérieur, on cherche des alliés. Lors du Colloque international de l'Organisation internationale de la Francophonie: *Trois espaces linguistiques face aux défis de la mondialisation* à Paris en mars 2001, Jacques Chirac a prononcé devant les représentants des pays francophones, hispanophones et lusophones les paroles suivantes :

Préserver la diversité des langues et des cultures comme des espèces vivantes, sera l'une des grandes tâches de ce siècle. Le monde de demain,

nous le voulons riche, foisonnant, multiple, créatif. Parce que telle est la grandeur du vivant et tel est le génie de l'humanité. Parce que le progrès naît de la confrontation des idées et des valeurs, du dialogue des civilisations.

Et nous, communautés linguistiques de tradition latine, le savons bien. De par nos origines, nos histoires, avec leurs tragédies mais aussi leur grandeur. Mieux que d'autres, nous savons combien l'on apprend et combien l'on gagne par le dialogue pacifique des peuples. [...]

La France, après avoir exporté le discours de l'uniformité en Amérique latine, cherche l'appui des grands pays latinophones issus respectivement de cette uniformisation. Curieuse évolution de l'histoire : dans le pays du jacobinisme linguistique, on propose aujourd'hui, sous la pression de la mondialisation, une nouvelle unité, l'unité du monde « latin », pour échapper à la domination d'une seule et même langue.

Notes:

¹ « Les élites américaines participent – de loin certes, avec d'inévitables décalages – aux complexes mouvements d'idées de cette époque charnière ». (Guerra 1990, 10).

² Cf. Kabatek (sous presse).

³ Cf. Kabatek 2003.

⁴ Cf. Pfister 1973.

⁵ Cf. Rivarol ([1784] 1966).

⁶ Cf. les discours de Humboldt dans l'édition de Trabant 1994, cf. aussi Di Cesare 1998, 124.

⁷ Trabant 2003, 177.

⁸ « Des deux côtés de l'Atlantique, nous retrouvons un même univers mental, avec toute la gamme de positions politiques et idéologiques » (Guerra 1990, 10).

⁹ « Vemos en todos los documentos la fidelidad a la Corona española y la filiación cristiana señalada por Unanue. Y por lo tanto un rechazo de la Revolución Francesa ». (Zeta Quinde 2000, 465).

¹⁰ Dans le cas du Mercurio Peruano, on sait que le principal rédacteur avait une licence spéciale lui permettant de lire les livres interdits par la censure. Mais il ne pouvait pas en parler dans son journal. (Zeta Quinde 2000, 83).

¹¹ Cit. d'après Schlieben-Lange 1998, 179.

¹² Pour ce qui suit, cf. Brice Heath 1986.

¹³ Brice Heath 1986, 20.

¹⁴ Brice Heath 1986, 21.

¹⁵ Brice Heath 1986, 81-83.

¹⁶ Brice Heath 1986, 117.

¹⁷ Cf. Alonso 1943.

¹⁸ On pourrait observer les mêmes tendances dans d'autres pays, comme p. ex. le Chili avec le rôle de l'Instituto Nacional qui cherche à établir l'unité linguistique à partir de 1810 ; cf. Gazmuri Riveros 1990.

Bibliographie

- Abeille, Luciano (1900), *Idioma nacional de los argentinos*, Paris, Émile Bouillon.
- Alonso, Amado (1943), *Castellano, español, idioma nacional. Historia espiritual de tres nombres*, Buenos Aires.
- Brice Heath, Shirley (1986), *La política del lenguaje en México. De la colonia a la nación*, México, INI.
- Clément, Jean-Pierre (1990), « La Révolution Française dans le *Mercurio Peruano* », *Caravelle. Cahiers du Monde Hispanique et Luso-Bresilien* n° 54, 137-151.
- Clément, Jean-Pierre (1997), *El Mercurio Peruano 1790-1795*, 2 vols., Frankfurt/Madrid, Vervuert-Iberoamericana.
- De Certeau, Michel/Julia, Dominique/Revel, Jacques (1975), *Une politique de la langue*, Gallimard, Paris.
- Di Cesare, Donatella (1998), *Einleitung*, in *Wilhelm von Humboldt: Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* [1836], Paderborn/München/Wien/Zürich, Schöningh, 1998.
- Gaznuri Riveros, Cristián (1990), « Libros e ideas políticas francesas en la gestación de la Independencia de Chile », *Caravelle. Cahiers du Monde Hispanique et Luso-Bresilien* n° 54, 179-207.
- González Ollé, Fernando (1998), « Intereses comerciales y económicos en la protección de la lengua española (1549-1801) », *Homenaje al profesor Emilio Alarcos*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 55-70.
- Guerra, François-Xavier (1990), « L'Amérique latine face à la Révolution française », *Cahiers des Amériques Latines* 10, 9-19.
- Humboldt, Wilhelm von ([1820-21] 1994), *Über die Sprache. Reden vor der Akademie*, ed. et commenté par Jürgen Trabant, Tübingen/Basel, Francke.
- Kabatek, Johannes (2003), *Einleitung und Kommentar zu Don Juan Manuel – Der Graf Lucanor*. Deutsche Fassung von Joseph Freiherr von Eichendorff, in *Sämtliche Werke von Joseph von Eichendorff. Historisch-Kritische Ausgabe* begründet von Wilhelm Kosch und August Sauer, fortgeführt und herausgegeben von Hermann Kunisch und Helmut Koopmann, Bd. XV,1 (herausgegeben von Harry Fröhlich), Tübingen, Niemeyer, 2003, 665-782.
- Kabatek, Johannes (sous presse), « A propos de l'historicité des textes », dans: A. Murguía (éd.): *Mélanges offerts à Georges Kleiber*, Tübingen, Narr.
- Kornfeld, Laura / Kuguel, Inés (2000), « Indigenismos en la lexicografía monolingüe argentina », *Unidad en la diversidad*, agosto de 2000 ; www.unidadenladiversidad.com

- Lartichaux, Jean-Yves (1977), « Politique linguistique de la Révolution française » *Diogène*, 97, 77-96.
- Lodares, Juan Ramón (2002), *Lengua y patria*, Madrid, Taurus.
- Pérez Siller, Javier (1994), « Histoire, modèle et sentiment. La Révolution française dans les manuels d'Amérique Latine : Argentine, Bolivie, Chili et Mexique », in Riemenschneider, Rainer (éd.), *Bilder einer Revolution*, 2^e éd., Frankfurt/Paris, Diesterweg, 553-578.
- Pfister, Max (1973), « Die sprachliche Bedeutung von Paris und der Ile-de-France vor dem 13. Jahrhundert », *Vox Romanica* 32, 1973, 217-253.
- Rivarol, Antoine de ([1784] 1966), *Discours sur l'universalité de la langue française*, éd. de Hubert Juin, Paris, Edition Pierre Belfond 1966.
- Schlieben-Lange, Brigitte (1996), *Idéologie, révolution et uniformité de la langue*. Sprimont, Mardaga.
- Sierra, Justo (1919), *Discursos*, México, Herrero Hermanos Sucesores.
- Trabant, Jürgen (2003), *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*, München, Beck.
- Wold, Ruth (1970), *El diario de México. Primer cotidiano de la Nueva España*, Madrid, Gredos.
- Zeta Quinde, Rosa (2000), *El pensamiento ilustrado en el Mercurio Peruano*, Piura, UDEP.

Table des matières

Préface

7

Jacques RANCIÈRE : Les Déplacements de la littérature
(Borges et l'idée « française » de la littérature)

15

Julio ORTEGA : Julio Cortázar desde el fuego central

37

Vittoria BORSÒ : Charles Baudelaire et la modernité en
Amérique Latine

55

K. Alfons KNAUTH : Le passé est à venir. Primitivisme et
modernisme dans les avant-gardes françaises et brésiliennes

81

Walter Bruno BERG : Santiago de Liniers et Paul Groussac :
aspects d'une généalogie paradoxale

125

Tania FRANCO CARVALHAL : La littérature française et
le modernisme brésilien : échos et transformations

141

Alfonso DE TORO : Recodification postmoderne du théâtre
français par 'Periférico de Objetos' : Jarry, Artaud, Koltès
et le théâtre argentin actuel en marges

153

H III
Johannes KABATEK : « ... se former en République sous la
domination d'une même langue » - La pensée linguistique
française du XVII^e siècle et les langues en Amérique latine

191

Lisa BLOCK DE BEHAR : De nombres propios y ajenos :
Les fantaisies françaises de Adolfo Bioy Casares

213

Daniel LEFORT : Modernisme et surréalisme au Pérou.
Ruptures et transmissions dans la langue poétique de César
Moro

235

Raymond BELLOUR : L'Amérique du Sud pour Henri
Michaux

249

Charles GRIVEL : Florence, Cendrars : l'invention pseudo-
photographique du Brésil

265

Hans-Martin GAUGER : Histoires et espoirs des rencontres

289

Notices biographiques

299

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du P6 Patte d'oie
12 BP 226
Ouagadougou 12
(00226) 50 37 54 36

ESPACE L'HARMATTAN KINSEASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINEE
Almamy Rue KA 028
En face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN COTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
(00237) 458 67 00
(00237) 976 61 66
harmattancam@yahoo.fr